

INABA Mayumi

LA VALSE SANS FIN

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu



Éditions Picquier

FÉVRIER 1986

*Ainsi je suis assise, morte. Puis je m'allongerai.
Le roulement du train retentit dans mes oreilles.
C'est le départ, le départ!*

SYLVIA PLATH

Aujourd'hui encore, j'ai vu Kaoru.

Voilà plus de sept ans qu'il est mort mais je continue à passer mes nuits avec lui. Adossé à un mur de la chambre, la tête légèrement penchée selon son habitude, les paupières lourdes, il garde les yeux fixés sur moi.

« Tu n'as pas froid? » demande-t-il. Je secoue la tête en silence. C'est lui qui a froid. La plupart du temps, il se tient ramassé sur lui-même, sans doute à cause de la drogue. Ou peut-être la fièvre qui le dévore de l'intérieur lui prend-elle toute sa chaleur... Quand je l'ai rencontré pour la première fois, il avait déjà ces yeux frileux, déjà cette allure fébrile. Chaque soir, avec le même visage qu'alors, il fait son apparition chez moi.

Vêtu de son habituel jean, avec un tee-shirt blanc fatigué. Aux pieds les knickers qu'il préférait et qu'il a portés pendant des années. Il a murmuré: « Tu fais fausse route. »

Kaoru. Qu'attendait-il de moi? Courir sans s'arrêter. Il répétait toujours que ce qui comptait, c'était la vitesse, n'empêche qu'il ne m'a jamais appris le moyen de ne jamais ralentir.

« Tu n'as pas froid? On dirait que tu trembles », dit-il encore une fois.

Il est resté quelque temps appuyé contre le mur dans la même position, sans me quitter des yeux, comme s'il voulait scruter ce qui se passait dans mon cœur, puis il s'est effacé doucement. Il m'a semblé que nous étions l'un en face de l'autre depuis des années. Oui, j'avais l'impression que nous nous regardions depuis des dizaines d'années, peut-être même avant notre naissance. Mon corps et mon cœur étaient traversés par des aiguilles. Sans doute cette douleur ne s'éteindra-t-elle jamais. Pendant un certain temps, oui, la souffrance s'effaçait quand je prenais de la drogue, mais je n'en prends plus. Ce n'est pas seulement Kaoru qui a disparu. La fièvre de la rue, les bruits autour de moi, ceux avec qui je partageais la drogue, tout a disparu.

Kaoru a sans doute raison quand il dit que j'ai froid. Je me lève en frissonnant. Il pleut depuis le matin. Je ne me sens pas bien, aujourd'hui encore, je ne suis pas sortie. Mes nerfs réagissent avec trop d'intensité aux bruits et aux odeurs qui viennent de l'extérieur.

La pièce de six tatamis est sombre, à travers la vitre, seule une faible clarté. Quel jour est-on? Depuis quand ai-je cessé de compter les mois et les jours? Fait-il doux, fait-il froid, pleut-il ou y a-t-il du soleil, chaque journée s'écoule doucement, sans heurt, les jours se suivent, des jours plats et sans consistance. Je m'en remets à mon corps, je déambule au hasard en faisant semblant de courir. Quel était mon rythme autrefois? Soudain je m'arrête, en vain, car il m'est impossible de m'en souvenir. A moins que... Et si, trop accoutumée à un rythme accéléré, j'avais fini par ne plus pouvoir marcher à une vitesse normale?

Le monde me paraît toujours blanc. Non pas de la couleur propre et nette du blanc, mais un blanc si blanc qu'il semble vapoureux et transparent, si flou qu'on peut passer au travers. Il est dénué de chaleur. Je ne sens rien si je le touche. En même temps, stagne toujours en moi une colère d'origine inconnue, que je ne sais où diriger.

Ce n'est pas du désespoir, ce n'est pas non plus de la résignation. Qu'est-ce que cela peut bien être? Je voudrais cerner cet état mais je ne distingue rien. Tout comme je n'ai jamais pu appréhender la fièvre qui habitait Kaoru, seule une agitation nerveuse tourbillonne autour de moi, puis s'éteint.

Peut-être voulais-je saisir la haine à pleines mains? Car si j'étais sans relâche habitée par la haine, je ne savais pas qui je haïssais. A chaque fois que je voyais quelqu'un, je disais: « Je hais Kaoru. Quand je pense à lui, j'ai la chair de poule! » C'était vrai, quand je racontais aux gens la vie que je menais avec Kaoru, je sentais ma peau se hérissier. Mais quand il apparaissait dans ma chambre la nuit, je n'en pouvais plus de l'envie de le serrer dans mes bras. Je n'en finissais pas de l'êtreindre de toutes mes forces, de me serrer contre lui. Ce n'était peut-être pas Kaoru que je haïssais, mais comme j'étais incapable d'identifier l'objet de ma haine, il se peut que je l'aie simplement cru.

J'entrouvre les rideaux. Les vitres sales sont mouillées. Les néons de la rue en face ruissellent de gouttes de pluie bleues et transparentes. Les gouttes tracent des lignes multiples avant de tomber. J'ai ouvert la fenêtre. Il neige. A quel moment la pluie s'est-elle donc transformée en neige? Je suis certaine que les flocons n'ont pas cessé de tomber pendant que Kaoru et moi étions l'un en face de l'autre.

Je ne peux pas quitter des yeux ce monde tout blanc. En même temps, je crois entendre de nouveau la voix de Kaoru. Tout en soufflant dans son saxo alto patiné d'un or sale, il répétait les mêmes mots d'une voix pâteuse. Il avait toujours l'air heureux quand il se droguait. Dans ces moments-là, il avait terriblement l'air d'un gamin plein de candeur. Il disait : « J'irai dans le nord. Au pôle nord, là où personne n'est jamais allé. Là où il n'y a pas de chaleur. Effacer le bruit... Créer des sons qui détruisent toute chaleur. »

Voilà pourquoi Kaoru avait tellement froid. Il voulait d'un désir démesuré aller vers le nord, seulement vers le nord. Un lieu sans chaleur, un lieu qui annihile la chaleur... Telle était l'aspiration de Kaoru, il ne souhaitait aller nulle part ailleurs.

Les néons du supermarché en face, la lumière de l'enseigne rose tachetaient çà et là la chaussée blanche. Une étrange paix vient se presser contre moi. La présence de Kaoru m'était palpable, je le sentais près de moi. J'allais même jusqu'à percevoir avec netteté la forme de son corps, ce corps qui tremblait de froid. Malgré moi, les larmes ont jailli.

La neige est belle. Elle efface le bruit. Ce que désirait Kaoru, était-ce cette vague présence immobile et silencieuse? Je percevais un bruit presque imperceptible, je ne savais d'où il venait, ce n'étaient pas des voix, ce n'était pas non plus le bruit des voitures. C'était un son qui effaçait tous les autres, c'était le son de la neige, oui, c'était la neige.

« J'ai envie de danser, tu veux bien? Une valse! » dis-je. Autrefois, j'ai vu en rêve, ou plutôt j'ai eu la vision de Kaoru et moi qui dansions sans jamais nous arrêter. J'étais morte, pourtant je dansais avec légèreté,

sans aucune lassitude. Inexplicablement, j'avais l'illusion de danser avec Kaoru.

J'ai avancé la main, des gouttes de pluie sont tombées de l'encadrement de la fenêtre, mouillant la manche de mon pull-over.

« Si nous dansions, nous n'aurions pas froid, tu sais », dis-je. Mais je sais qu'il ne me sera plus donné de danser dans ce monde avec personne. Pourrais-je danser seule si j'avais de la drogue comme autrefois ?

Je ferme la fenêtre, j'éteins la lumière. Une vague lueur pénètre dans la chambre à travers le rideau. Je ne savais pas que la neige était à ce point lumineuse. Une lueur bleuâtre. Tout en contemplant la vague lumière d'un regard flou, je songe qu'il n'y a plus pour moi de place nulle part en ce monde. Dès le commencement, il n'y a jamais eu de lieu où danser sans fin. J'ai couru, couru encore, encore et toujours sans m'arrêter, mais où suis-je arrivée au juste ? Soudain, il me vient à l'esprit que je suis parvenue dans le nord, ce nord que Kaoru et moi avions toujours à proximité de nous, si proche que nous aurions pu l'atteindre ensemble.

AOÛT 1973

*L'amour est une ombre
Pourchassé, renié, supplié
Ecoute : ce sont ses sabots : il s'est sauvé, ce cheval*

SYLVIA PLATH

Le crépuscule humide de l'été emplissait les rues. La puanteur des déchets, une ombre collante semblable à du vieux linge qui n'arrive pas à sécher s'agglutinait au corps.

Aujourd'hui aussi, j'ai passé toute la journée plus ou moins dans le brouillard. Au réveil, j'avais un goût amer dans la bouche, tout ce qui m'entourait me semblait trouble et pesant. Le désespoir au cœur, j'ai secoué la tête avec violence. C'est toujours la même chose. Quand vient le matin, je ne me rappelle plus combien de comprimés j'ai avalés. Avec une cigarette ou un café, ou encore en marchant dans la rue, il m'arrive d'avalier tantôt deux, tantôt trois de ces petits comprimés blancs ou roses. La maîtrise de soi, la méfiance s'en vont d'elles-mêmes. C'est sans doute ce qui fait que j'ai toujours l'air hébétée.

Le matin d'un jour où j'ai forcé la dose, une violente tristesse me submerge. La langue râpeuse, le voile grisâtre qui recouvre mon cerveau se dilue intégralement, et j'ai l'impression que jamais je ne pourrai revenir en arrière. Pour oublier cette sensation, ma

main fébrile fouille dans ma poche ou dans mon sac à la recherche de la boîte de comprimés.

Les rues étaient envahies de filles en short, un magasin de disques recommandait une chanson un peu passée de mode qu'interprétait John Denver, *Take Me Home, Country Roads*. Les téléviseurs en devanture diffusaient une publicité pour une bouteille thermos dernier cri. Moi, je me frayais un passage tout comme j'aurais nagé.

Hier soir aussi, c'était comme ça. J'étais sortie, la tête lourde, je suis allée dans un café, j'ai tenu là plusieurs heures, obligée de subir la musique rock qui passait, ensuite j'ai erré dans la rue où se trouve la mairie de Shinjuku, avant de pousser la porte de chez *Anny*. A cette heure-là, j'avais oublié depuis longtemps mon mal-être, j'éprouvais une ivresse agréable. J'avais perdu le souvenir de la quantité de cachets que j'avais pris, j'étais plongée dans une euphorie qui me donnait le désir que cette ivresse ne connaisse pas de fin. Au hasard des petites rues inextricables imprégnées d'odeurs, mes pas incertains ont foulé avec nostalgie ce quartier qui sentait les latrines.

En entrant chez *Anny*, j'avais les bras en sueur, je serrais vigoureusement dans ma paume plusieurs comprimés. J'ai avancé mes lèvres écarlates pour répondre aux cris de bienvenue dont on m'accueillait, sans pouvoir m'empêcher de lancer des sourires à Yô, à Eiko.

« Ça a l'air d'aller, on dirait ! » lance Yô derrière son comptoir. Il travaille ici à temps partiel. Il est si beau qu'on le prendrait pour un acteur. Il a les cheveux souples et frisés et le front de Warren Beatty dans *Bonnie and Clyde*.

J'ai fait la connaissance de Yô dans un tout petit théâtre à Ikebukuro. Je ne sais pas pourquoi, on l'appelait Pierrot, il récitait de médiocres poèmes de sa composition. Il portait un pull noir à col roulé sur un pantalon moulant, noir aussi, et cette tenue lui allait si bien qu'on en avait la chair de poule. Quand il lisait ses poèmes, des rides nerveuses venaient plisser son front blanc comme de petites vagues, il avait le don d'arborer une expression tragique.

Le soir où je l'ai vu pour la première fois, je l'ai aimé dans l'instant et je me suis retrouvée à la sortie en train de lui donner mon numéro de téléphone. Je ne me rappelle plus combien de fois nous avons couché ensemble, mais maintenant c'est juste un ami. Avoir pour ami un homme avec qui on a fait l'amour tant et plus... J'en ai plusieurs autour de moi. Avec les hommes, c'est toujours moi qui ai envie en premier, et c'est toujours moi aussi qu'on oublie ou qu'on quitte. Je me souviens de la sensation à la fois douloureuse et douce à l'instant de la séparation et je renouvelle l'expérience avec un autre homme. Quelqu'un a dit que la vie était un métronome, mais personne ne sait comment arrêter son mouvement.

A côté de Yô se tenait Eiko, déjà ivre. Nous mêlons nos doigts sur le comptoir.

« D'où ça vient, ce truc ?

— Harajuku. »

Eiko lance un regard rapide en direction du creux de ma main, sa bouche dessine un sourire satisfait. Quand une toxico professionnelle vous regarde en souriant, c'est en général la preuve que le produit l'intéresse. Elle s'est emparée d'un comprimé, l'a croqué d'un coup de dents, avant de froncer les sourcils.

« On dirait que c'est pas mauvais. La boutique fait des petits prix, dis donc.

— C'est en fonction de la tête du client. »

En même temps, j'évoque le visage blafard de l'employée entre deux âges de la pharmacie qui se trouve dans une petite rue derrière. Ce n'est pas la première fois que je vais dans cette officine qui ne paie pas de mine. Sûrement, elle doit se souvenir de cette cliente qui lui achète des tonnes de somnifères et de décontractants musculaires, mais son visage est toujours sans expression. Hymoor, Hyminal, Optalidon, Nibrol, Normorest, Brovalin, etc. Sans doute mon corps a-t-il absorbé une trop grande quantité de poudre blanche ou rose, je me sens flasque et boursofflée. Mais quand je demande à la femme : « Cent vingt comprimés de Somanil, s'il vous plaît », jamais elle n'a un froncement de sourcils, jamais elle ne me dévisage avec insistance. Elle fait comme si elle ne me voyait pas et, détournant les yeux, du fond d'une étagère, sans rien dire, elle ramène la quantité exacte que j'ai demandée. A chaque fois, je suis envahie par une étrange irritation frustrée qui me fait regretter de ne pas avoir acheté une ou deux boîtes de plus.

Une fois que les comprimés blancs sont passés du creux de ma main dans celle d'Eiko, une conversation insignifiante se met en mouvement, comme d'habitude. L'homme de la veille, celui de la semaine d'avant, celui qu'on a plaqué, celui avec qui on a envie de coucher, la forme des dessous qui nous plaît, nos mères qui sont belles mais qu'on n'a aucune envie de faire connaître aux autres, les rapports entre traumatismes freudiens et dysfonctionnement de l'organisme. Nos propos étaient parfaitement décousus. Des rires venaient se mêler à notre conversation sans

grande signification qui tournait en rond. De temps à autre Yô se moquait de nous, les mots se diluaient dans la drogue, et à un certain moment, on finissait par ne plus savoir de quoi on parlait. Une partie du corps près de sombrer dans le sommeil, l'autre encore éveillée. On s'agrippait de toutes ses forces à ce qui restait conscient, on traînait sur la fin des mots, et brusquement, c'était le matin. Le matin arrivait, porteur d'une odeur de pourriture, l'odeur de la ville en été.

Eiko et Yô étaient eux aussi dans le brouillard. L'interstice de la porte bleuissait. Un fin rayon de lumière traçait un sillage sur le sol sale. Eiko a dit : « Je hais le matin. Ça me donne toujours l'impression que je vais mourir noyée. Il me semble que c'est la mort la plus cruelle. C'est pour ça que moi, j'adore les westerns spaghetti, parce que la tête, les viscères, tout explose. C'est net au moins, oui, clair et net ! » Depuis déjà un bon moment, Eiko marmonne la même chose. Yô pareil. Lui, quand il est parti, que ce soit à cause de l'alcool ou de la drogue, infailliblement, il se met à fredonner des airs d'une chanteuse originaire du Tôhoku, mais au lieu d'imiter une voix féminine, il se contente de pleurnicher. « La vie n'est rien qu'un point d'interrogation, dit la mouette de février, pas vrai. Depuis que j'ai perdu l'album original, je sais pas pourquoi, mais j'ai ça en tête. Merde de merde, pourquoi est-ce que je n'arrive pas à me rappeler toutes les paroles ! »

Une autre fois, Yô s'est mis à brailler en parodiant le titre japonais du film *Butch Cassidy and the Sundance Kid* : « *Crevez en face de l'avenir !* » « Hé, l'avion, ici c'est les lumières de Shinjuku ! » Chaque fois, Eiko et

moi éclatons de rire, un rire creux, « Bienvenue dans la merde » ou encore « Demain ne viendra plus », à qui mieux mieux, on se donnait la réplique. La vie n'était pas philosophique à l'image des mouettes que cherchait Yô. Nous voulions seulement être gais... nous pataugions dans la merde, essayant de traverser à la nage en faisant de mauvaises plaisanteries un marécage alourdi par la vase.

Tout en riant, je laissais vagabonder mon imagination, me demandant quelle serait la sensation de ma main au contact des os qui se cachaient sous les hanches délicates de Yô. Des os d'une blancheur immaculée... J'avais plusieurs fois passé la langue sur la peau d'un ivoire mat qui couvrait cette ossature. Je ne savais plus quel goût elle avait, mais je pouvais évoquer de façon vivace mes bras qui serraient avec force son dos, la douceur de son ventre quand il entraînait en moi. Était-ce cet homme, ou bien un autre, le lobe des oreilles presque transparent, mouillé de sueur, pitoyable à force de finesse... Un torrent de détails se déversait sans fin dans mon cerveau, s'effaçait pour aller se cacher dans la brume opaque créée par la drogue.

Quand je quittais le bar, je ne tenais généralement pas sur mes jambes. L'endroit où j'étais, l'avenir qui m'attendait, oui, je titubais devant ce temps inconnu, effroyable. Dans la lumière matinale, j'éprouvais une sensation de noyade, cette sensation dont parlait Eiko. Autour de moi, tout baignait dans une lumière aveuglante, tout était luisant. Il me semblait que seule ma tête émergeait de ce trop-plein de lumière. La lumière me serrait le cou, lentement... Mon corps flottait dans la lumière, je marchais comme si je caressais chaque chose, un vol de corbeaux, les néons rougeâtres des

bars, la clarté du ciel qui aspirait les couleurs des néons. A moins que, oui, j'étais peut-être un poisson en train d'errer à l'intérieur d'un aquarium bleu, un aquarium sans eau.

Devant le Sun Park de Shinjuku, il y avait presque la même foule que dans la journée. Des ivrognes couchés sur la pelouse, des ados camés, à moitié inconscients, qui avaient fui leur famille. D'où venaient-ils, où allaient-ils, ils étaient là avec la journée devant eux, sans savoir qu'en faire. Des garçons et des filles qui, au moins un soir, une nuit, voulaient goûter à quelques heures d'une vie hors de contrôle. Avancer lentement vers la mort... Peut-être venaient-ils ici pour s'assurer de cette sensation. Un jeune agent de police, penché sur un couple d'adolescents, insistait pour obtenir leur adresse et leur nom.

« De quoi je me mêle, ça vous regarde pas! On dort, c'est tout. On fait de mal à personne. La fille, là? Je sais pas comment elle s'appelle. A un moment, elle s'est trouvée à côté de moi, c'est tout, vous comprenez... Et puis, à quoi ça vous avance de lui demander son nom, hein? » La voix sèche et pâteuse du garçon était absorbée par le ciel matinal. La fille, indifférente, étouffait les bâillements qui crispaient sa mâchoire. Ses joues pâles montraient des traces de vomi. De ses cheveux fins et emmêlés semblait monter une odeur de pourriture, le type même de l'adolescente à la dérive. Pour se moquer du policier, elle a allongé le bras et a fait sous son nez la lettre V.

« Pas possible d'être aussi con! Fichez-moi la paix. J'ai nulle part où aller, je connais personne. Je fais ce qui me plaît, qu'est-ce que ça peut vous faire? Allez, de l'air, de l'air, dégagez! » En même temps, elle s'est mise à fredonner.

« Au fait, *demain*, ça s'écrit avec le *kanji* qui veut dire *clair*... »

Elle continuait à chantonner avec un visage atone, la bouche comme un poisson rouge.

Moi, j'assistais à la scène, le regard vague. Le jean déchiré de la fille, l'ossature fine qui dépassait... La peau jeune et brillante me plongeait dans une sorte de douceur, j'aurais pu rester indéfiniment à la regarder.

Je m'engouffre dans l'un des taxis alignés sur la grande avenue de Shinjuku. A cet instant, au milieu de ma torpeur, je sens soudain qu'une journée vient de s'achever. Je rentre chez moi, je ferme les rideaux, je me déshabille tout en me disant que ce serait bien que mon ivresse dure indéfiniment, j'avale un verre d'eau. Je m'allonge sur mon lit, je ferme les yeux. A l'instant où je suis entraînée dans le sommeil, le terme de la journée et son commencement s'inversent, et quand j'ouvre les yeux, c'est en général la fin de l'après-midi. De nouveau, je croque des cachets en buvant du café. Une discussion de travail... des rendez-vous ennuyeux... dans l'intervalle, je raconte à une amie des histoires stupides. Je couche avec un homme... C'est de cette façon que commençaient mes journées.

Le jour où j'ai rencontré Kaoru, c'était un matin couvert de magnifiques nuages roses.

Ce jour-là, j'avais pris un taxi en sortant de chez *Anny*. J'ai donné comme direction le parc de Yoyogi. Il m'arrive de temps en temps d'être saisie de l'envie aussi subite que foudroyante de marcher dans un parc. Je confie mon corps engourdi à la fraîcheur d'un banc, je regarde le bleu intense du ciel, j'écoute distraitement les bruits de la ville qui passe de la nuit au jour. Je tente d'arrêter mes bâillements dans la lumière vive du matin, il m'arrive aussi de remettre

mes faux-cils. Dans ces moments insignifiants, je me souviens de l'odeur d'un parc de mon enfance, un square triste, et il est bien possible que mon amour des jardins remonte à cette époque, à cet incertain premier souvenir.

Comme terrain de jeu, je ne connaissais que les squares. A peine sortie de la maison, je courais en direction du parc. Je trouvais toujours un copain ou une copine avec qui m'amuser. On jouait sans se lasser à cache-cache, mais quand le soir tombait, je me retrouvais brusquement toute seule, et il m'arrivait de penser à la mort. Les balançoires vides, le sable des bacs qui brille avec un éclat blanc, les formes complexes des *jungle gym* dont le métal luit dans l'obscurité, une froide lumière, l'odeur des arbres... Debout devant cet univers immobile, curieusement, je sens l'extrémité de mes pieds se figer, je suis sur le point de perdre connaissance. Le bout de mes pieds fond soudain, mon corps se refroidit... Cette sensation m'a accompagnée très longtemps. J'étais un bébé insuffisamment développé, avec une malformation cardiaque, je devenais parfois blême comme si toute chaleur m'était retirée, j'étais une source d'inquiétude pour mes parents. Enfant, j'étais familière du mot *étourdissement*, je savais ce que voulait dire *perdre connaissance*. Même la mort, j'étais capable de la considérer avec un regard adulte, elle m'était familière. L'obscurité venait lécher mes pieds, mon corps était pris de vertige, et quand je m'accroupissais sur le sol, je pensais que c'était cela la mort, et dans cet instant j'étais envoûtée par le tremblement de ma chair, un doux frémissement qui avait une odeur de métal. En général, cet étourdissement se produisait dans un coin du square, quand je me retrouvais seule, fatiguée d'avoir joué.

Quand il n'y avait plus personne, j'invitais un de mes frères (j'en avais deux, plus jeunes que moi) à marcher avec moi dans le parc. Comme un amant imaginaire, ou encore comme un homme et une femme qui ne faisaient qu'un dans une vie antérieure. Je croyais que je n'avais pas de succès auprès des garçons, et j'aimais à la folie mes deux frères, d'un amour presque incestueux. Et ils comblaient étrangement mon cœur affamé avec une tendresse qui venait de notre proximité et une sorte de fierté.

Ce qui explique que même une fois devenue une adulte qui ne connaissait plus les étourdissements, il me suffisait d'aller et venir dans un parc pour goûter avec nostalgie à cette ombre qui précède la perte de connaissance. Quand je faisais l'amour avec un homme, j'associais l'obscurité de l'orgasme avec celle des parcs, et je goûtais diverses petites morts.

L'endroit que je préfère, c'est le quartier de Shinjuku qui s'étend autour de la sortie ouest de la gare. D'immenses hôtels éclaboussent tout de leurs lumières vives, on a l'impression d'un immense terrain vague. Tout autour, d'autres bâtiments sont en construction, mais on n'en ressent pas moins une impression de désolation. Quand je déambule le soir dans ce quartier, l'excitation me donne des tremblements, l'effroi aussi. Une odeur de morgue et de rouille flotte. Je ne sais pas pourquoi, mais dès que je me trouve à la sortie ouest, mes pensées évoquent la guerre ou encore une ville sous une dictature. Un quartier de violence sèche...

Cependant, maintenant, c'est le matin. Mon visage dont la drogue rend l'expression incertaine est envahi par une envie irrépessible de dormir à laquelle se joint la tentation de continuer à marcher, marcher encore,

marcher toujours, on doit sûrement me prendre pour une fille un peu fêlée. Je traîne une jupe longue à la mode dans les années 1960, cette mode qu'on appelait *bonny fashion*, j'ai la bouche à moitié ouverte tandis que je traverse le parc d'un pas hasardeux. Le parc et ses longues allées, l'ombre des arbres, la lumière dorée qui dessine sur l'asphalte des motifs brillants, je m'arrête, incapable de résister davantage à l'envie de vomir, je ne tiens plus sur mes jambes.

C'est juste à ce moment-là. Kaoru est apparu. Une chemise fripée sur un jean, des knickers sales... Moi, je suis restée à regarder d'un œil vague cet homme assis sur un banc devant moi. Quand je regarde un homme, mes yeux fixent d'habitude le visage que j'ai en face de moi. Je suis incapable de détourner mon regard, sans doute à cause de ma terrible myopie, et quelque chose jaillit à l'intérieur de mon corps... peut-être une curiosité malsaine.

L'homme que j'avais devant moi était frêle, avec un visage enfantin. Ses cheveux avaient gardé l'empreinte de la nuit, ils étaient hirsutes, dressés vers le ciel. Affalé contre le banc, il tenait serrée dans sa main une bouteille vide de vodka. Quand il a entrouvert les yeux, j'ai senti son regard, aussi froid et acéré qu'une lame de couteau. Puis il m'a considérée lentement, de la tête aux pieds. Son regard ne s'accordait pas avec son visage puéril, c'était le regard de quelqu'un qui sait. Ou celui d'un jeune délinquant. On le sentait affamé, un homme qui fait semblant de ne rien voir mais qui fouille jusqu'au cœur et saisit l'essentiel. La trame des vêtements, jusqu'aux traces laissées par la sueur grasse... Les jeunes délinquants que je fréquentais avaient les mêmes yeux, la même expression de celui à qui on ne la fait pas. J'ai dit : « Il est chouette,

ton jean! », tout en me trouvant complètement stupide de ne trouver que ça à dire. L'air d'une idiote, un vague sourire aux lèvres, je restais debout en face de lui. Le pantalon qui lui collait à l'entrejambe ne seyait pas particulièrement à ses jambes qui étaient trop courtes, mais j'aime bien les garçons qui portent des pantalons moulants. Plutôt que les jeunes gens au teint frais qui respirent la santé, ma préférence va aux garçons à l'air malheureux, au visage blême, aux yeux et au corps acérés, les nerfs à fleur de peau. Si en plus il a l'air d'un forban, c'est encore mieux. Peut-être ai-je été séduite par la façon dont il écartait les jambes, l'air de se moquer de tout, dans une posture relâchée, presque licencieuse. Son teint maladif, sa peau verdâtre m'ont fait deviner qu'il était malheureux.

Il balançait entre ses jambes la bouteille transparente de vodka, quand il m'a lancé d'un ton familier :

« Je n'ai pas d'argent. Tu veux bien avoir la gentillesse d'aller m'acheter une bouteille de vodka? Je voudrais aussi des cigarettes. On va boire ensemble, d'accord? »

Il m'a expliqué qu'il passait le temps en attendant que son ami rentre chez lui. Il n'avait plus de quoi regagner Tachikawa, où habitait cet ami chez qui il avait l'intention de se faire héberger quelque temps. C'était son habitude de passer la nuit dans un parc quand il avait bu et de chercher un ami susceptible de l'héberger. On aurait dit qu'il s'en faisait une glorieuse manie.

Assis par terre, dans la vive lumière matinale, nous avons bu de la vodka en fumant cigarette sur cigarette. Par moments, comme s'il voulait tousser, il regardait ma poitrine et avait un rire candide.